

HISTOIRES D'AMOUR RATÉES

Sortir du célibat en 5 étapes

Êtes-vous **dépendante** en amour ?

Êtes-vous fait l'un pour l'autre ?

Êtes-vous un bon coup ?

Comment **le garder malgré tout** ?

Êtes-vous un **pervers narcissique** ?

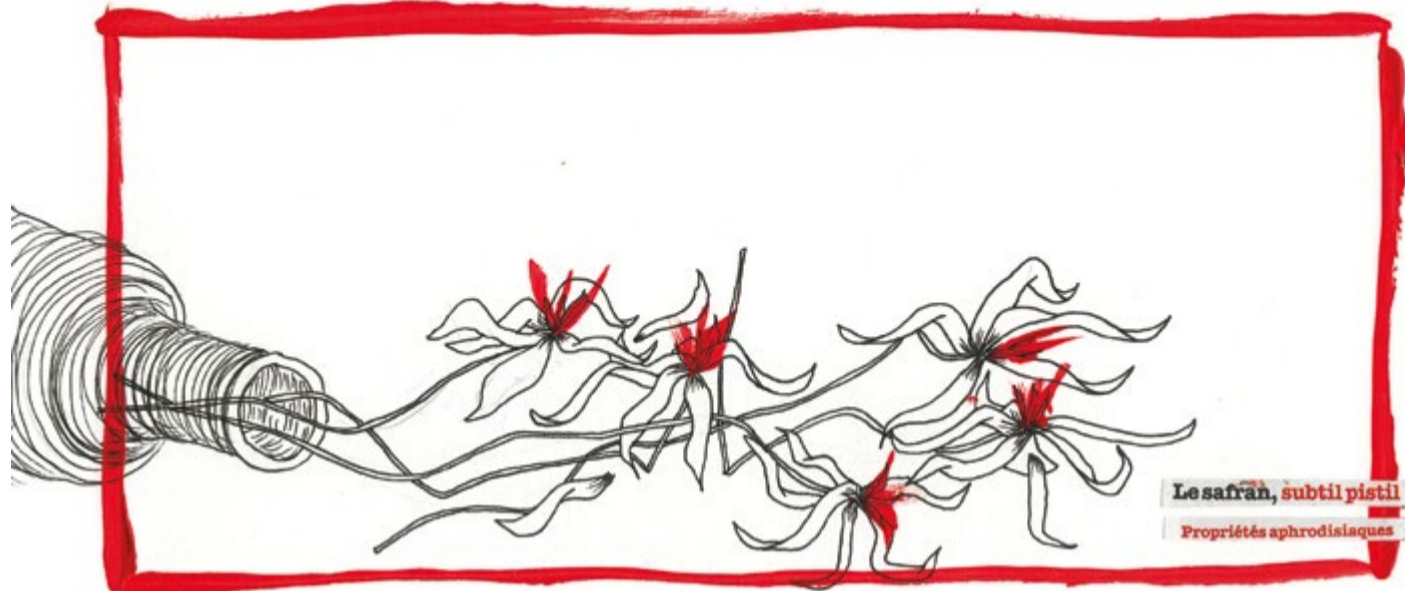
Comment multiplier les conquêtes en été ?

Comment la pousser à s'engager ?

Ce que les femmes préfèrent au lit

VIRGINIE ET PAUL

PAR DIDIER BERTHOLY



Il a encore neigé aujourd'hui et Virginie se demande si cette petite ville de province où elle vit depuis trois ans sortira un jour de sa torpeur. Virginie n'a jamais aimé l'hiver et ne voit pas ce que la génération de ses parents trouvait de charme à un paysage enneigé. Tout y est froid et monochrome, ou, plus exactement, privé des couleurs qui ont déserté la campagne. Qui plus est, de ces vastes espaces blanc-bleutés où terre et ciel se confondent par temps de neige, semble ne se diffuser qu'une odeur de mort. L'espace est vide. Pas même un son perceptible au milieu de ce capiton sans limite. En ville, c'est encore pire. Les gens aiment voir tomber les premiers flocons, blanchir les toits d'ardoise, mais très vite ils pensent aux désagréments que la neige ne tardera pas à leur causer. Et puis rues et trottoirs n'ont pas pire aspect que lorsqu'ils sont recouverts de cette soupe sale qui, sous les pneus des voitures, giclé en gerbes sur les vêtements du piéton et laisse des traces blanches, informes et tenaces sur le cuir des chaussures de ceux qui ne se sont pas convertis au véganisme. Virginie était convaincue que la neige était une calamité à reléguer au rang des souvenirs mais, en cet hiver 2025, elle réapparaît de façon aussi exceptionnelle que spectaculaire, même à trois-cents mètres d'altitude.

Virginie est rentrée un peu plus tôt du travail. Une faveur exceptionnelle accordée par son patron. À cause de la neige, justement. Elle aurait pu profiter de cette demi-heure de loisir inespérée pour faire un peu de shopping sur le trajet du retour mais l'avenue déjà presque vide à cinq heures de l'après-midi lui donne le sentiment d'être objet de surveillance. Impression d'autant plus persistante qu'elle s'avance dans le froid humide et crépusculaire de la ville, que pénètrent incongrûment les lumières criardes qui se répandent des vitrines des boutiques et salons de coiffure. Elle presse le pas, ne s'arrête que pour acheter l'une des

trois dernières baguettes qui se dessèchent sur les rayons métalliques dressés derrière le comptoir de la boulangerie-pâtisserie de son quartier. Elle choisit aussi, après hésitation, deux tartelettes aux fraises. Pourtant, des fraises en février, c'est plutôt contraire à ses principes.

Il lui a téléphoné à l'heure du déjeuner pour l'informer qu'il n'arriverait sûrement pas avant vingt heures. Le temps de rentrer chez lui après le travail pour se préparer et, bien sûr, le temps de la route : plutôt qu'une heure, comme habituellement, il lui faudra certainement une heure et demie de voiture voire plus. Virginie lui a conseillé de prendre le train mais il lui a répondu que ça irait.

Tous deux s'étaient perdus de vue après les années de lycée. Ils se connaissent depuis leur petite enfance, ayant vécu dans le même immeuble, fréquenté la même école et le même collège, dans cette ville où vit toujours Paul. Tandis qu'elle a poursuivi ses études en lycée d'enseignement général, Paul a opté pour le lycée technique. Puis, Virginie a quitté la région, d'abord pour ses études supérieures, ayant ensuite déménagé trois fois entre Région parisienne et Picardie, au gré d'emplois précaires. C'est peu après qu'elle s'est installée dans cette petite ville-préfecture, que peu de personnes, hors de cette région, sont aptes à situer sur une carte de France, que Paul, un beau jour de septembre de l'année d'avant, l'a appelée sur son lieu de travail. Aujourd'hui, il est tellement facile de retrouver quelqu'un. Virginie et Paul se sont alors revus et, passée l'évocation de souvenirs du temps de leur camaraderie juvénile, ils sont tombés assez naturellement dans les bras l'un de l'autre.

Voilà quelques mois qu'ils se retrouvent en fin de semaine, toujours chez Virginie. Ils ne savent pas vraiment s'ils sont amoureux ou s'ils sont restés amis tout en étant devenus amants.

Trois coups retentissent un peu avant 20 heures. Paul connaît le code de l'entrée de l'immeuble. Il monte directement au troisième étage par cet escalier sans âge qui fait souffrir la vieille voisine de Virginie. À la Toussaint, Paul, qui venait pour la cinquième ou sixième fois consécutive chez Virginie, s'était cru autorisé à entrer dans l'appartement sans frapper, s'exclamant en poussant la porte : Coucou, c'est moi ! Cette incursion n'avait pas été du goût de Virginie qui lui avait rappelé vertement qu'ici, c'était chez elle et que ce n'était pas parce qu'elle lui avait donné le code de l'entrée qu'il pouvait se dispenser de frapper et d'attendre la réponse. Il ne s'avisa pas de renouveler l'expérience.

Entre, c'est ouvert ! lance Virginie depuis la salle d'eau. Paul pousse la porte et s'introduit dans le petit salon de l'appartement. Virginie apparaît. Elle est vêtue d'un jean et d'un chemisier blanc par-dessus lequel elle porte un très beau châle en mohair que Paul ne lui connaît pas. Avant même qu'elle ne prononce un mot, Paul tend à Virginie un bouquet d'une douzaine de roses rouges qu'il ne pouvait, de toutes façons, dissimuler derrière son dos. Virginie, interloquée, reste bouche bée et Paul profite de ce petit moment de flottement pour lui demander : Sais-tu combien il y a de sex-shops dans cette ville ? Pour seule réponse, Virginie fronce les sourcils tout en fixant Paul du regard. Celui-ci ne lui laisse toujours pas le temps de dire quoi que ce soit : J'ai regardé sur internet. Il y en a six. Six pour une ville d'à peine 14 000 habitants, tu imagines ! Ces prémices plongent Virginie dans une profonde perplexité. Eh, oui, poursuit Paul, puisque les fleurs sont les organes sexuels des plantes, on peut considérer que les magasins de fleurs sont des sex-shops, non ? Ah ! finit par lâcher Virginie, vu comme ça... Et, en quel honneur m'offres-tu ces organes sexuels ? Enfin, je veux dire ces roses. Tu m'as comprise. Mais c'est aujourd'hui la Saint-Valentin,

Virginie ! Ah ! Peut-être. Ça m'avait échappé.

Pour la première fois depuis leurs retrouvailles, une sorte de distance embarrassée s'installe entre Virginie et Paul. Chacun essaie pourtant, tout au long du week-end de retrouver la spontanéité habituelle, d'engager la conversation sur des sujets chers à l'autre ou familiers aux deux. Vaines tentatives ! Ça tombe toujours à plat ou à côté. Ce dimanche-là, Paul seul fait la grasse matinée. Après un brunch peu loquace, Paul prétexte le mauvais temps pour prendre aussitôt la route du retour pourtant bien déneigée depuis vingt-quatre heures suite à un redoux spectaculaire.

Dans la semaine qui suit, Paul, aux commandes de sa voiture de fonction autonome, reçoit sur l'écran du tableau de bord un message de Virginie : Inutile de venir le prochain week-end, je suis occupée. À bientôt. Paul se dit que c'est un mauvais cap à franchir. Que le temps aidera. Il poursuit sa route, à nouveau absorbé par les mille problèmes auxquels il doit trouver des solutions sur la douzaine de chantiers qu'il dirige. Car Paul est conducteur de chantiers. Il a près d'une centaine de collaborateurs sous sa responsabilité. Collaborateurs, il ne peut pas prononcer ce mot sans que Virginie ne le reprenne. Il n'a jamais vraiment saisi pourquoi. Pas plus qu'il n'a compris que, si ce n'était sa maladie de la Saint-Valentin, Virginie n'ait pas manifesté le moindre signe d'affection à son égard en retour de cette attention contenue dans les roses offertes ce soir-là. La rose n'est-elle pas la reine des fleurs ? N'y a-t-il pas plus belle preuve d'amour qu'un bouquet de roses, rouges, de surcroît ? Et puis nous nous connaissons depuis si longtemps. Depuis toujours, devrais-je dire.

Lundi 24 février 2025, 7 heures. Paul a quitté très tôt son domicile pour un rendez-vous éloigné en début de matinée. Sur l'écran de sa voiture autonome s'affiche une dépêche du principal quotidien régional. La dépêche titre, avec photos à l'appui : *Six engins dont deux porteurs-bennes pulvérisés par explosifs sur un chantier*. Paul se gare, examine avec attention les clichés. Il n'a aucun doute. L'article rappelle que le chantier était destiné, projet sans précédent sous cette latitude en France, à la construction de plusieurs hectares de serres chauffées pour la culture intensive de roses, cette culture étant de plus en plus difficile au Kenya et en Éthiopie à cause, principalement, de l'assèchement des lacs.

Paul poursuit la lecture de l'article. Les enquêteurs ont pour seul indice ce qui ressemble bien à la signature du ou des auteurs : un bouquet de roses fanées accroché à la porte de l'un des bungalows de chantier.

DÉCLINAISONS

PAR MARIE-LAURE PETIT

Je m'appelle Éric. Grand, brun, plutôt bien tourné : l'œil des femmes que je perçois dans les reflets des vitrines me le disent. Souvent. J'en suis content, je fais avec, j'en joue, et j'aime.

Je m'appelle Éric, et j'aime les jeux de regards. Je suis un as de la rencontre des yeux par vitrine interposée, et je peux vous dire que c'est un art qui exige patience, observation, pratique. Il faut savoir attendre, comprendre ce que dit une femme dans la façon dont elle s'avance, se déplace, puis savoir suivre chacune en étant devant elle et ajuster son pas si le jeu semble être gagnant.

Je m'appelle Éric et, je reconnais, je pratique beaucoup. En continu. Souvent cela demande à avoir choisi, au préalable, une bonne place à une terrasse, et avoir pensé à régler dès la commande arrivée pour pouvoir partir sagement. Le départ est provoqué juste par un regard glissant avec une pointe d'arrêt sur ma modeste personne. Évidemment je sais sans en avoir l'air, sans avoir l'air de regarder, à qui je peux avoir affaire. Je me lève si cela me plaît. Quoique maintenir l'entraînement suppose parfois de ne pas choisir.

Ce qui compte vraiment, le fort du fort, ce que j'aime et qui me fait vibrer, c'est dépasser d'un pas léger, ferme, sans être rapide, ne pas ralentir, tout en restant juste devant, savoir que je ne suis pas reconnu (en général toute personne normalement constituée est déjà passée à une autre pensée, je l'ai lu dans des livres de psychologie), puis, par coups d'œil ajustés, lancer des regards dans la vitrine. Souvent, fréquemment, les femmes regardent, se regardent dans les vitrines, il leur arrive même de se réajuster ce qui est parfaitement désagréable à voir et coupe tout désir. Croiser leur regard à ce moment précis les met dans un embarras très joli à voir, l'air de rien, bien sûr. Glisser, toujours laisser glisser.

Mais là n'est pas le but ultime du jeu, le mieux, ce pourquoi je mets autant d'efforts, cette expérience que j'ai acquise par volonté pure, c'est croiser le regard de la dame, au moment précis où elle-même regarde mon visage dans la vitrine.

Le plus souvent elle baisse les yeux, puis les relève, pour me revoir, parce que bien sûr, j'attends. Comme vous le voyez cela se compte en fractions de seconde. Un ajustement je vous dis, un bel ajustement.

Cet instant est magique, j'en reçois, à chaque fois, un coup au sternum, l'instant précis où peut-être il y aura.

Je jouais donc l'autre jour à mon jeu favori, fort peu cher bien évidemment, si l'on excepte le prix d'une consommation.

Elle n'avait rien d'extraordinaire, celle qui me regarda ce jour-là. Absolument rien et si je n'avais pas joué, j'aurais été bien incapable de la reconnaître.

Elle n'avait qu'un regard.

Elle m'a regardé, et, sans s'arrêter, sans même ralentir, j'ai cru qu'elle me tirait, m'enlevait à la force de son regard foncé et froncé sur ma personne. Toute sa tête, tournant au rythme d'avancée de son corps pour pouvoir continuer à me voir, était concentrée sur moi.

Je n'ai vu que cela : deux yeux noirs et un regard direct, questionneur.

Alors je suis parti derrière, je connais la longueur des vitrines, je sais exactement où dépasser.

Je m'appelle Éric, plutôt bien fait de ma personne, enfin, j'ai des retours positifs, sur mes yeux surtout, noirs et « doux », m'a-t-on dit.

Son regard m'a plu, je voulais en savoir davantage, et surtout, ce que j'aime dans ma quête amoureuse infinie, c'est ce plaisir de voir le regard du désir. Comment dire, là, je fonds. Je fonds de désir moi-même. Je suis liquéfié au sens figuré du terme. Pour me liquéfier concrètement je préfère attendre d'être à deux ou seul. La situation importe peu, c'est cet avant qui me plaît.

Bref, donc je pars, parce que je voulais ressentir cet instant commun du désir.

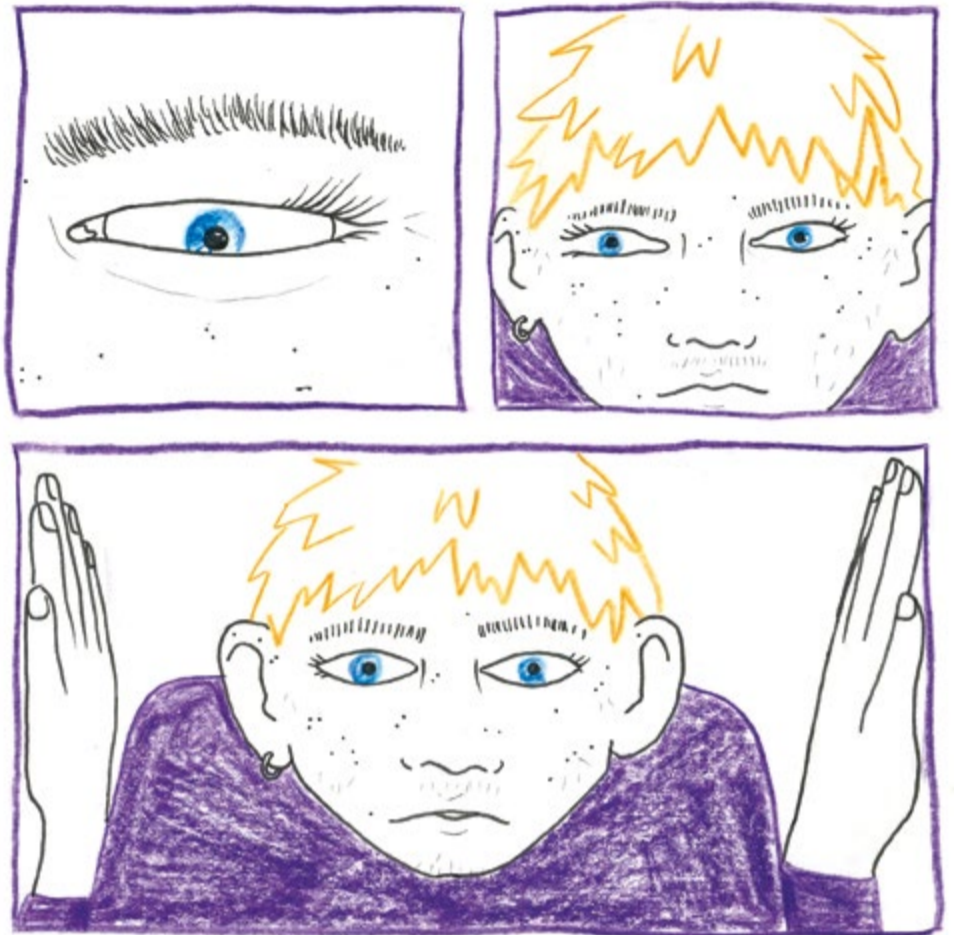
Tout se passe parfaitement. Comme je vous l'ai dit, j'ai de l'expérience. Une expérience telle que je pourrais, si j'en avais le goût, ouvrir une école. Mais j'aime à me savoir unique, c'est mon orgueil.

Donc, ce moment du croisement du regard arrive : on se voit réellement. À ce moment précis, on se voit. Une fraction de seconde, vous dis-je mais un désir qui soulèverait des montagnes.

Mais non seulement ce moment extraordinaire arrive, et notre arrêt, simultané, se prolonge, au-delà de la seconde, le must dirais je, mais brutalement, après m'avoir ainsi observé, sourcils froncés, et avoir reconnu l'homme de la terrasse (j'aime ce mot d'homme, j'aime me penser en homme), je n'en doute pas un instant tant son regard était, et est encore concentré, elle me sourit. À cet instant seulement je la regarde. En entier et en nature, je veux dire. Rien d'extraordinaire, non rien, enfin rien d'ordinaire non plus. Je veux dire ce regard est l'existence de cette femme. Elle est un regard, et maigre ou grosse, grande ou petite, jeune ou vieille, tout disparaît derrière.

Donc on se regarde. Je pense « yep ! », ce qui est idiot, je le concède, mais c'est le jeu. Je pense toujours « yep » quand je réussis. Et là, j'ai réussi.

On se rapproche, on se touche, enfin, elle me touche, en général, je laisse faire. Ce qui est fort, c'est la force du désir des femmes. Et là quand elle me touche, je sens ce désir, du bout des doigts, enfin des siens sur ma joue. Elle a un regard curieux, comme si elle voulait me reconnaître. Je me sens reconnu, presque aimé, cela fait un bien fou.



J'oserai dire que je ressens le coup de foudre. J'ai peine à comprendre, lorsqu'on me parle de coup de foudre pour l'achat d'une maison, mais là, oui, je comprends. Quoique cette émotion, immense, qui m'envahit me semble totalement inadaptée à une maison.

Je la regarde, et là maintenant, à cet instant seulement, je sais que je la reconnaitrai. Même dans dix ans. Elle me plaît.

Je m'appelle Éric, et là, je la veux, de toutes mes forces, sans même savoir ce qui va se passer, là je la veux à vie, c'est dire. Une femme ordinaire. Même pas bien habillée, je vois un jean, un jean tout bête, type récup même, un tee-shirt vert sans marque, enfin pas connue en tout cas, des sandales basiques ce que je n'avais pas remarqué par la démarche, pas maquillée, pas genre coiffeur ni bijoux.

Un quart de seconde pour faire le tour, et retour aux yeux, et là : Flash !

Voilà, on s'est retrouvé à l'hôtel. Vite. C'était pressé.

Avant même de commencer, je savais que je voudrais recommencer. Heureusement cela ne m'a pas tétanisé. Vous savez, n'est-ce pas, des fois la tension trop forte cela tétanise, entraîne des bégaiements et autres désagréments très très handicapants.

Là, non, pas du tout. J'ai été parfait. Vraiment, j'ai assuré. J'ai attendu, et je peux vous assurer que ce n'est pas si simple, mais vous le savez, tout le monde le sait, la mécanique corporelle est complexe : précoce, tardive, voire inexistante au moment opportun, bien plus complexe que se croiser des regards dans une vitrine.

Mais là, le top, le top, le top. Jamais réalisé.

Et quand alangui, j'ai enfin fini par parler, un peu, puisque comme vous le savez, nous les hommes on parle peu, donc je tiens mon rang, je fais l'homme, comme la femme, je pense, fait la femme, je lui demande de façon anodine, totalement désintéressée : « Et tu, euh, tu, habites ici ? »

« Mais, bien sûr, me répond-elle, tu ne te souviens pas ? Il y a trois mois, enfin presque, nous étions déjà là, tu ne m'as pas reconnue ? Tu te souviens, tu m'avais donné rendez-vous aux trois ponts, j'ai attendu. Dis-moi tu as été malade ? Non, n'est-ce pas ? », a-t-elle poursuivi.

« Tu ne te rappelles pas ? Je ne t'ai pas manqué ? Oh, cher », me dit-elle. Cher, n'est-ce pas, pas chéri, cher ! « Oh, Cher, j'ai tellement attendu, je m'étais sentie si unique pour toi, j'avais tant envie de te revoir. Je suis revenue, de loin je t'ai observé, eh bien, tu es un excellent joueur. Je ne t'ai pas dit, mais je classe mes amours plurielles. J'ai des grandes catégories, et des sous, et des sous-sous-catégories.

Pour bien classer, souvent il faut que je recommence. Au moins une fois. Donc après t'avoir précisément observé, j'ai tenté le recommencement. Mon jeu était beau n'est-ce pas ?

Bon, pour le reste, je suis désolée, mais je te classe dans les ratées. Sans sous-catégories, c'est une corbeille.

Amours ratées, je veux dire, pas toi, bien sûr. Et quant à amours ratées, c'est histoires physiques qu'il faut entendre bien sûr. L'amour est au-delà du désir n'est-ce pas, tu le sais. »

Et sur ces mots, dits en se rhabillant, elle est partie en fermant doucement la porte.

Je m'appelle Éric, je n'ai rien compris ou trop, mais je ne veux plus jouer, je crois que j'aimerais juste aimer.

EUGÉNIE RATAI

PAR BEL AMI



Sur la table en formica bleu clair revenu à la mode dans les années 2000, assortie au reste de la petite cuisine bien tenue, Eugénie Ratai se tient la tête entre les mains. Ses mains aux ongles vernis - quoiqu'assez anciennement mais qui témoignent du soin qu'elle accorde (sans excès et plus par habitude qu'autre chose) à son apparence - tiennent entre elles une tête bien faite auréolée d'une chevelure toute de broussailles dont la négligence ne témoigne pas, elle, d'un petit matin - on est en milieu d'après-midi - mais plutôt, et c'est regrettable, d'un vrai moment de détresse. D'ailleurs Eugénie se répète depuis un bon moment « *Comment en suis-je arrivée là ?* ». Si la formule est un peu éculée, on remarque tout de même l'inversion sujet-verbe dans l'interrogative qui dénote une langue recherchée révélant une culture certaine, excusez du peu. Eugénie serait du genre à avoir fait bac L et une prépa que ça ne nous étonnerait pas, et on aurait raison de le croire. Bien éduquée et avec tout plein de bagages pour affronter le monde, Eugénie, semble-t-il, en est tout de même arrivée « *là* ». C'est un fait. Et malgré son nom de famille qui ne présageait rien de bon - un adepte de l'onomas-tique l'aura certainement relevé - elle se dit en pleurant sans larmes qu'elle aurait pu, qu'elle aurait dû savoir éviter la situation fâcheuse dans laquelle, présentement, elle se trouve.

Un peu plus d'un an avant elle a rencontré un beau gars lors d'une soirée organisée par des amis. Le genre apéro-dinatoire où d'ailleurs on avait bien rigolé. Ça tombait bien parce qu'Eugénie, fraîchement célibataire et fringante après un ou deux verres de rhum, se sentait toute prête à remettre le couvert. Alors quand elle a remarqué qu'il l'avait remarquée, elle a fait le premier pas et au pas de course, ils ont fait tous les suivants.

Là l'histoire pourra paraître un peu elliptique, c'est vrai, mais je laisse chacun imaginer les premiers rendez-vous dans les endroits qu'on aime, la chamade des cœurs, les heures de préparation dans la salle de bains (on l'a dit, elle est coquette, et lui l'est aussi), celles à se raconter, par le détail, les matins en retard au travail pour elle (lui, non, il travaille chez lui, ou plutôt dans l'appartement qu'on lui prête), l'emménagement, un peu rapide peut-être, dans son trois-pièces à elle avec balcon fleuri dans une rue calme (quand on ne lui prêtera plus l'appartement, les bonnes choses, comme on le verra, ayant souvent une fin)...

De lui finalement on ne saura pas grand-chose de plus mais enfin ça n'est pas grave car c'est elle, Eugénie, qui nous intéresse vraiment. Les réveils amoureux, les petits mots laissés sur la table de la cuisine que l'on connaît, et les projets... Ah ! Les projets. Rien de tel que des projets pour vous construire un couple. Ils sont jeunes (enfin surtout elle, lui on ne sait pas bien, mais moins) donc les projets : normal ! Enfin je ne dis pas que pour les moins jeunes les projets n'ont plus de raison d'être, bien entendu, mais c'est ainsi... le temps passe et l'on devient moins enthousiaste et moins fougueux. C'est en tout cas ce qui se dit et c'est dommage, au fond.

On a eu le projet de voyages loin, on a eu la maison-potager à la campagne, on a eu l'élevage de chiens et les longues discussions sur le choix de la race (un berger, mais lequel ? Blanc, belge, allemand...), on a eu l'ouverture d'un bar-restaurant avec son ami cuisinier à lui, d'une boutique de fringues où l'on choisirait passionnément chaque pièce (c'est leur style, que voulez-vous) et puis non ! arrêter de s'aliéner au travail pour s'aimer toute la vie toute la vie toute la vie...

Et puis l'on n'a rien fait. Ou du moins rien de plus que continuer comme c'était, le train-train, à regarder la relation se dégrader à peu près aussi vite qu'elle s'était fabriquée. La faute à certaines réactions du beau gars, qui ne nous paraît d'ailleurs plus si beau, à bien y regarder. Elle s'était peut-être montrée un peu ingénue, au début, Eugénie. Elle se dit maintenant qu'elle aurait pu prévenir l'évolution malheureuse de cette histoire, plus simple que de la guérir, comme chacun sait. Écouter les signes qui ne trompaient pas. Mais elle n'avait guère d'expérience en la matière, n'ayant jusqu'à lors connu - et c'est pour nous l'occasion d'en savoir un peu plus sur elle - que des histoires d'un genre simple où l'on s'aime et c'est tant mieux, et puis quand on s'aime moins on se quitte, on se manque un peu et puis l'on s'oublie. Et elle était amoureuse, ou le croyait, on l'aura compris. Elle voulait tout faire pour que ça marche.

Le problème c'est que le gars est gentil et puis tout d'un coup, sans qu'on sache bien pourquoi, il s'énervé. Eugénie n'en comprend pas les raisons et nous non plus, tout omniscient que nous sommes. Un jour le sourire aux lèvres, le lendemain la gifle à la main. Quand je dis la gifle entendons-nous bien, ce peut être le poing ou le pied. Et quand je dis le pied, ce peuvent être les cheveux tirés, les vêtements déchirés, les objets - les siens à elles surtout, mais parfois les siens à lui, ce qui a le don de l'énervé plus encore - cassés, détruits. Ou encore les nuits à moitié nue sur le palier à essayer de l'amadouer pour qu'il ouvre la porte, craignant le passage d'un voisin et la honte qui va avec, et n'osant se réfugier chez des amis. D'ailleurs comment traverser la ville dans cet état ? Je parle ici des contu-

sions et de l'absence de vêtements, ce qui fait beaucoup pour une seule femme. Mais je pourrais aussi bien parler de l'absence d'amis. C'est vrai, on ne les voit plus trop, depuis quelque temps.

Alors voilà, elle n'arrive pas à le quitter. Ou quand elle le quitte, qu'elle le force à partir et qu'il s'exécute, il revient sous peu. Et quand il est revenu, qu'il est là avec ses menaces et des coups plein les poches, il lui fait peur et alors elle perd tous les moyens qu'elle avait réussi à rebricoler en quatrième vitesse pendant les périodes de répit. Parfois aussi il ne lui fait pas peur, c'est qu'il est redevenu gentil, et ce foutu espoir à tendance à lui laisser croire que, peut-être, tout va s'arranger. Nous on sait bien que non, mais elle, elle y croit encore un peu. Pas facile de se mettre à la place d'Eugénie, pas vrai ?

Et maintenant elle est enceinte. Maintenant elle en est arrivée « *là* » ; et nous aussi, par la même occasion. La situation lui paraît tout bonnement inextricable, insoluble, insupportable. Et tout contradictoire que cela puisse paraître, portant en son sein un autre être qui lui sera lié pour toujours, elle se sent plus seule que jamais. Alors voilà. On ne sait pas à l'heure actuelle comment Eugénie se sortira de cette situation. Ni même, à vrai dire, si elle s'en sortira.

Cet après-midi, seule dans leur appartement, elle pense à son malheur et elle pense à son enfant, à l'enfance de merde, il faut bien le dire comme c'est, que cette situation présage. Au fond elle ne manque pas d'un certain humour teinté d'ironie, alors pour contrarier le sort, séchant les larmes qui n'ont pas coulé, Eugénie Ratai se dit que son fils elle le prénommera *Amour*. Pour le reste, on verrait.

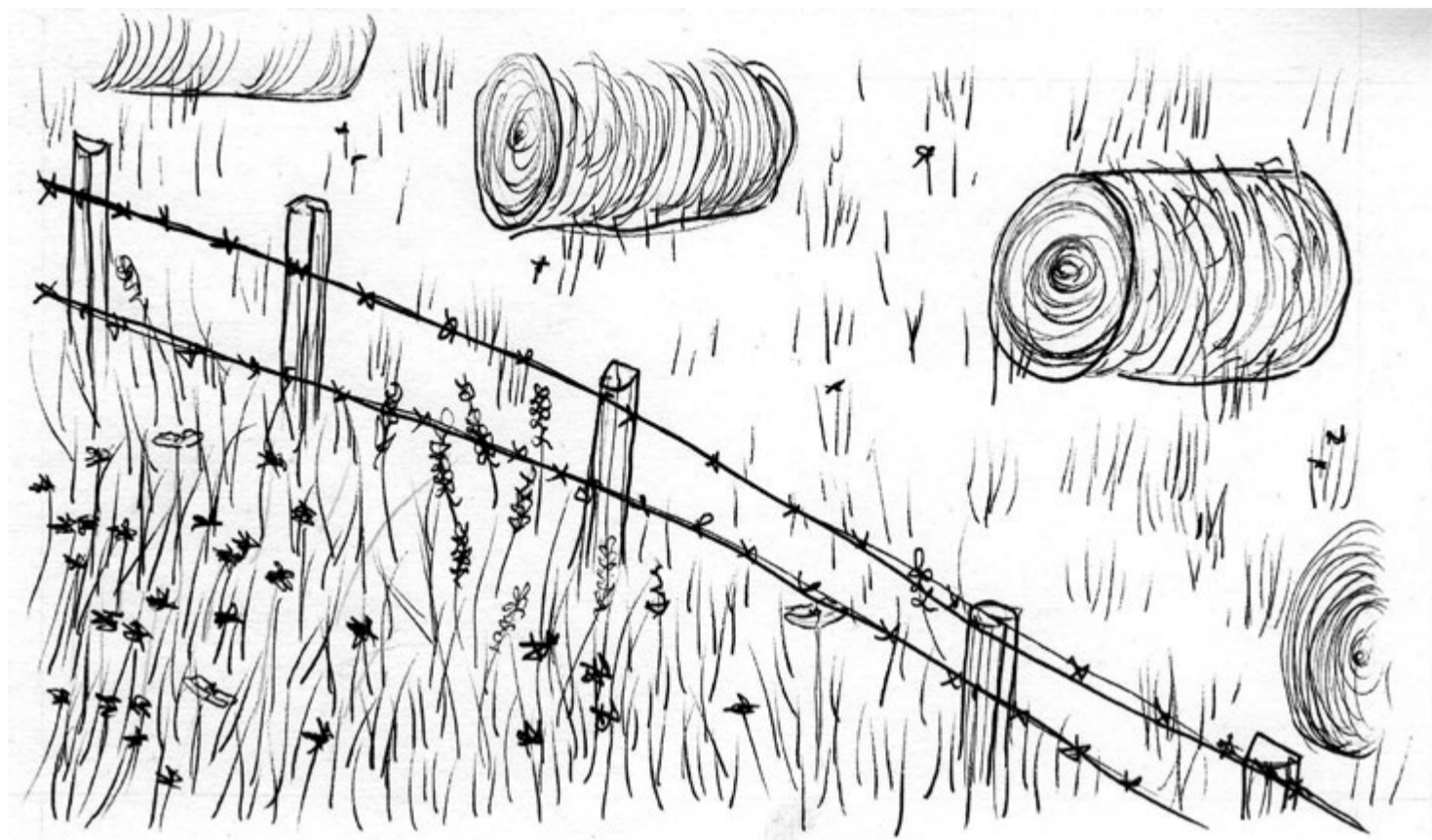
CHAMP D'AMOUR

PAR ODYSSEUS KATSANVINTSET

La longue chevelure rousse qui noie ton visage dans une ombre furtive, jette sur l'herbe alentour un reflet flou - invitation lascive aux tremblements futurs... L'œil caché se devine dans le mouvement brisé de la mèche sanguine... L'autre œil ; iris bleuté - troublé, flottant - qui semble me demander quoi faire, se jette sur moi - fascinant, langoureux, insistant... Je sens venir le temps du renoncement... La chair luit sous le ciel bas, le corps frappé de lourde pluie, corps brillant, satiné ; vision décadente... Tes pieds blancs, piqués de grains vaporeux, forment une ponctuation charnelle qui invite à relire tes jambes ; jambes lisses, veloutées de peau diaphane que mes yeux caressent... Je livre à mon âme la folle déraison des sens... Ta bouche entrouverte mime un dernier soupir - attente fébrile du corps en apnée... Tes seins frissonnent sous la brise, légère, foisonnante des odeurs nacrées, portées par l'envie lascive... Je veux ton ventre - chrysalide soumise ; fleuve endormi attendant la tempête - je veux ton ventre jusqu'au terme du voyage, finissant sur l'entrée interdite... La pluie arrête sa course violente, laissant en suspens les nuages noirs de mystères... La buée épaisse et âcre qui sort de ma bouche, vient glisser le long de ta nuque - frêle enfer que je frôle de mes lèvres... La boue s'est formée entre nos peaux huileuses, son contact froid et visqueux réveille des sources érectiles... Le ciel - soudain percé d'une lumière évanescence - est témoin de nos ébats mortifères...

Le nez vissé dans ta crinière rouge ; d'une main tremblante, je parcours l'espace de chair du bas ventre à ton cou... Un trouble vicieux - sudation dorsale - me tend et me ronge... Ce sang qui bat dans mes tempes ; le râle obscur que j'entends dans mes veines, vertiges nauséux qui dirige ma main vers la voie de la vie... Chair rosée, peaux ciselées pour mes doigts ruisselants... Mon corps se noie dans la tension du moment, perclus de soubresauts, pesant sur l'eau fangeuse et boueuse... J'aime, soudain ce marais qui nous entoure, formé par l'eau ruisselante des pluies abondantes... Ma bouche se tord pour capter ton visage ; ouvre tes lèvres que je sente ta langue froide ! Tes joues sont pâles mon amour, comme vidées de leur sang... Mes baisers sont le venin qui glissent sur l'ombre de tes pommettes blanchies... Mes doigts venimeux entrent en toi ; voyageurs troglodytes... Je ressens le besoin, l'envie de fusion... Je décolle ma peau striée des rigoles de boue formées par la pluie, et m'étends sur ton ventre rigide... L'animal furieux qui me lacère le crâne bondit devant mes yeux rougis... J'abandonne le monde ancien, pour furieusement tendre mon sexe vers le néant...

Mes mains témoignent de la violence qui électrise chaque gémissement que je laisse échapper... Ton visage se tourne et se retourne,



balbutiant le vide en direction de la terre humide... Chaque entrée dans ton corps abandonné libère les lumières vacillantes qui croupissaient au fond de mon âme malade... Me monte à la tête des chocs austères... Du sang en rafale, tels une armée de chevaux grotesques qui me piétinerait de l'intérieur... Des chevaux fous, labourant mes veines de mille sabots aiguisés... Ta vie n'existe plus ; ton corps est une enveloppe dans laquelle il faut remplacer l'air par la semence âcre et fétide... Tes cheveux, sous l'effet des coups nerveux de ma chair possédée, se lamentent, se couvrant des glaires échappées de ta gorge... Je sens venir la fin du voyage épileptique... Ton ventre ouvert est un autel terrifiant sur lequel je dépose tous mes chiens, toutes mes vipères écarlates... Je transpire du sang, des farceurs globuleux me fracassent les reins - provoquant des pulsions écœurantes que je ne maîtrise pas... La pluie acide redouble d'ardeur, frappant ta poitrine comme autant de pics acérés qui chercheraient à te transpercer - pluie qui foudroie mes épaules... Des spasmes organiques - essaim morbide de frelons ravageurs - montent jusqu'à ma tête et viennent se perdre dans l'infinité de mon être... Je jette un œil à ton visage livide et me vide entièrement entre tes jambes ouvertes...

Je reste ainsi... Longtemps allongé sur la douleur qui transperce le crépuscule naissant, crachant les derniers lombrics qui lustrent nos esprits vides... Je redresse ma carcasse démontée qui ruisselle du liquide boueux... Je scrute tes yeux... N'y vois que le feu éteint du sommeil catatonique, l'absurde délivrance... Mon pouls ne ralentit pas ; tremblements païens qui forment des crevasses de chair... Le silence est pesant, l'abandon temporel plante ses griffes angoissantes sur le monde qui se dresse autour... Mon chibre pendu n'est plus qu'un vers putréfié, vomissant ses derniers excréments

sur tes cuisses bleuies... Je suis tout l'univers ; j'absorbe le temps et délivre lentement les souillures qui rongent les dieux comateux - l'absolu chronophage... Les ombres ont entièrement disparu, faisant place au noir contagieux qui digère nos corps refroidis... Je rejette ma tête en arrière, laissant le vent de nuit arracher la sueur puante qui glisse sur mon cou... Mon ventre, brûlé de l'intérieur - chaos de mélasses volcaniques - se détache dans la résonance du soir... Le fiel voluptueux me caresse le dos ; sensation libératrice... Je suis vide et moite, mon jouet détraqué reposant sur le sol humide...

Les pieds vissés dans la glaise, je glisse encore un peu mes doigts dans les pores béants de ta peau, léchant le sel sur tes bras charnus... Les plaies cautérisées sont lavées, sucées, vitrifiées, blanchies par le foutre inconscient... J'essuie des larmes de sang ; coule une perle écarlate - un jet de lune rougie... Je m'allonge alors un peu plus près de ton corps ; bruit de sussions ; la boue éclate en paquets froids - je laisse tomber mes mains sur tes seins ; je te serre, je te serre ; bruit de tempe, le sang tape : lourd, efficace ; fièvre lancinante ; le sang se bat... Je peux sentir le souffle, le vent venu des ténèbres, le vent brûlant qui s'étouffe, le vent violent de l'Armageddon... La sombre rumeur nécrophage déverse sa bile sur nos membres gémissants... Le cri que je pousse est celui des immortels, des anges pervers, fardés de pluies charbonneuses... Mes muscles se bandent sous le joug de l'ivresse ; mon âme entière s'étire dans une danse scabreuse qui n'en finit pas... La sueur épaisse qui me colle à ton flanc, scintille comme une pluie d'étoiles, unissant tes hanches à ma chair adipeuse... Le soleil immonde a joué ses rayons lépreux entre tes lèvres... Je suis l'amour ancillaire, le chien ardent qui ronge les ventres osseux, le vers qui pé-

nètre l'au-delà du plaisir, la bête incendiaire de Lautréamont - l'entrave absolue... Ma main s'enfonce dans l'aréole éclatée, pour prendre appui et dégager mon corps repu du terrain de jeux maudit... Je reste un temps accroupi, et caresse une fois encore, ta face empourprée, griffée, lacérée... Je passe un doigt sur ton cou, traçant une ligne de sang sur le sillon profond laissé par le fil de nylon...

La nuit totale éclipse le monde des vivants... De l'autre côté de la route inondée, le temps n'existe plus, les corps n'existent plus... Tel un sac pourrissant, gisant dans des flaques d'eau fangeuse, tu t'enfonces lentement dans les entrailles de la terre... Tu ne seras plus que le cadavre trouvé au hasard d'une promenade, rogné par les vers... Lambeaux nauséabonds mêlés aux cheveux arrachés ; os blanchis par des becs de corbeaux... Tu étais l'amour vital, insouciant rousseur angélique ; l'anneau protecteur a été déchiré, transpercé... Une mère - quelque part - mêle ses larmes à mon foutre ; alchimie poisseuse qui nous unie à jamais, par-delà les frontières de nos vies... Une mère que je vois de mon antre sublime ; les cheveux rouges, luisant d'une lumière plus sombre, que je touche mentalement... Un ventre en attente qui te ressemble mon amour ! Que je lécherai, et qui aura le goût de ta peau ; que je percerai d'une nouvelle jouissance... J'enfouirai ma langue au creux de sa nuque pour m'approcher un peu plus de ses souvenirs, de sa longue souffrance... Je creuserai sa tête inerte pour y découvrir tout l'amour qu'elle avait pour toi ; je mangerai sa bouche... J'étalerai la terre autour de nous pour mieux la couvrir de mes assauts... Ainsi nos corps unis t'apparaîtront dans un prisme érotique, violé par les chiens schizo-phrènes... J'irai alors voir ta sœur pour enfin livrer au ciel un bouillon de chairs violacées...

NORMANDIE

PAR ARNAUD RAKITCH

J'ai bien ajusté ma cravate. Je rectifie encore trois cheveux récalcitrants à rester du bon côté de la raie et passe un doigt sur l'arrête de mon menton : le rasage est parfait et pas un seul raté n'est venu me taillader la peau. Elle peut venir ! Je lâche des yeux mon regard dans lequel je voudrais voir le sien ; le miroir me renvoie l'image de la pendule, derrière moi... Je me retourne pour vérifier qu'il ne trahit rien : il est midi. Dans tous les sens qu'on la regarde. Et les douze tintements qu'elle émet me le confirment : cela fait une heure que je vais du fauteuil à la fenêtre. Une heure que je me retrouve au miroir lorsque mon imagination ne suffit plus à m'accompagner. Assis, j'observe le jacquard gris de ma veste, la manche blanche qui en dépasse à la perfection, le *Jean-Paul* de la gourmette d'argent qui pend à mon poignet. Debout, je vois la rue, vide. Désespérément vide. Elle attire mon regard au loin, vers le bois où nous courrions... vers l'avenue Foch où le taxi nous avait emportés jusqu'à la gare, mes parents et moi. Cela fait deux ans aujourd'hui. Ils avaient décidé ce voyage, d'autorité. « *Congés payés, deuxième édition : ce sera Deauville !* » avait déclamé père ; maman s'était retournée vers moi, sans surprise apparente et ajouta, ses yeux cherchant un sourire sur mon visage perplexe : « *Joyeux vingt ans, mon chéri !* » Et quel cadeau ce fut... Non pas le soleil de la Manche qui ne calma ni mon manque, ni ces fixes images d'elle, ni ces puissantes sensations d'elle, ni cette douleur de mon cœur se déchirant de son absence mais... elle ! Elle, ma compagne de voyage à qui le hasard avait attribué le siège voisin, juste derrière mes parents... Ariel. Ces heures de train, je les passai dans ses yeux et sa voix. Elle faisait ses études à la Sorbonne et moi à Polytechnique. Mise à part cette différence, tout semblait vouloir converger de nos goûts et de nos aspirations. Ce qu'elle avait de plus que moi, indubitablement son espièglerie. Et je fonçais tel un taureau devant une cape rouge à chaque subtilité qu'elle me lançait, s'amusant par avance de la prévisibilité de ma réaction. Si bien qu'elle finit même par les accompagner d'un doux petit coup de coude... Au troisième, son bras resta collé au mien. Et cette chaleur qui envahit mon corps... Voici deux ans que nous nous fréquentons. Nous nous sommes retrouvés dès notre retour à Paris. Je me souviens du 3 septembre, sur une terrasse du boulevard Saint-Germain... Elle m'avait dit ça : rendez-vous le 3 septembre 1937 à 6 heures, boulevard Saint-Germain ! Que je l'arpençais avec frénésie lorsque j'aperçus son minois amusé me regarder de sa table, sur sa chaise d'osier, assise devant une grenadine ! Même de loin, ses prunelles noires transperçaient la lumière pour m'atteindre... Une voiture ! Non... Elle a une Traktion Avant, pas une camionnette TUB ! Alors je retourne m'asseoir et je croise mes doigts. Cette sensation me rappelle sa propre main dans la mienne lorsqu'elle l'avait saisie pour

m'entraîner au plus proche d'une vitrine de la place Vendôme. Les plus belles bagues nous laisseraient rêver à un futur mariage. Ariel n'avait pas tout ce que j'attendais d'une fille ; elle avait plus que ça. Elle avait ouvert à mon cœur un espace inimaginable de liberté, de sensations et d'enchantement. Elle n'est jamais en retard, d'habitude... Sans doute qu'une panne de moteur ou qu'un pneumatique percé l'aura retardée. Mais à quoi bon chercher à voir l'invisible ? Lâcher-prise, m'a-t-elle appris : c'est une excellente chose pour moi ! Je décide de fermer les yeux et de me concentrer sur les plus douces des émotions que nous avons partagées... Autant attendre, encore, le plus agréablement possible.

« *Ariel, regarde ce qui me dérange, là, sous ma chemise !*

— *Fais voir ? Oh, ce doit être l'étiquette...*

— *Non ! Non, c'est plus bas !*

— *Enlève-là, Jean-Paul !*

Je ne vais pas te manger !

— *Tu es bien sûre ?*

— *Alors ? C'est où ? Tu n'as aucune rougeur et*

je ne sens nulle aspérité

sous mes doigts !

— *Ça s'est déplacé ! Tes doigts sont*

magiques, comme s'ils avaient fait

glisser cette démangeaison...

— *Alors tu peux te rhabiller. Tu me*

fais un bisou pour me remercier ?

— *Mais, Ariel, la sensation a glissé*

plus bas, sous ma ceinture ! »

J'aimais le parfum de son corps. J'aimais le soyeux de sa peau. J'aimais la façon dont ses yeux noirs me pénétraient. Noirs comme les miens. On dit ça, noir, même s'ils ne le sont jamais vraiment... Mais leur profondeur nous les fait paraître ainsi qu'un insondable puits, les miens, tintés d'une mélancolie que je me suis toujours efforcée de contrarier. Là, dans cet instant de solitude, je m'approche de la grande glace du hall de mon hôtel ; elle laisse défiler d'anonymes silhouettes, déambulant sur le large trottoir de la cinquième avenue, régulièrement longé de taxis jaunes. Et parmi elles, encore, c'est la sienne que j'imagine avec la plus grande présence. Jean-Paul marche vers moi, son visage s'approche... Ses lèvres fines semblaient sourire à chaque fois qu'elles allaient m'offrir une parole ! Et alors que le miroir renvoie à mes yeux leur reflet triste et gris, ses mots me reviennent... « *Pétillants, étincelantes perles, mon Ariel !* » J'ai bien dû y parvenir, pourtant, à les rendre joyeux pour recevoir en retour de si beaux compliments ! Il était sensible à leur charme comme j'ai été sensible au leur !



C'était beau, cette rencontre, dans ce train, alors que je rejoignais ma tante à Pont-Audemer, il y a soixante ans. J'ai été touchée par son intelligence. Je n'ai jamais rencontré un homme si posé et réfléchi, analysant chaque question avec la plus grande précision possible, comme si chacune de mes phrases était une pendule qu'il aurait dû démonter puis remonter avant de pouvoir en lire l'heure ! Je compris très vite qu'il fallait que je le pousse à plus de spontanéité ! En attendant, son sérieux m'amusait plus que toute fantaisie... Nous errions dès que nos études nous en laissaient le loisir, des allées du bois au Jardin du Luxembourg. Il avait quelque chose de ces héros romantiques que mes lectures me faisaient tant apprécier... Ces jours furent à n'en pas douter les plus heureux de ma longue vie. Nos fiançailles étaient en vue. Les Allemands aussi. Papa avait bien anticipé et décidé de tout vendre dans les temps ; embarquer pour New-York était notre salut. Et je ne devais en parler à personne. À personne. Je ne pus pour autant m'empêcher d'écrire une lettre de larmes, dans laquelle j'avouais tout à Jean-Paul ; je l'invitais à nous suivre clandestinement au Havre, pour tenter d'embarquer sur le Normandie ! Lui aussi ! Vaine lettre...

J'attendrai ainsi durant six ans. Je servirai dans le génie et serai épargné par l'horreur, avant d'être démo-

bilisé et de survivre jusqu'à la Libération. Ces derniers combats furent fatals à père. C'est là que maman, prise par le chagrin immense de sa mort, me révéla cette lettre qu'elle avait lue et brûlée par peur de me perdre... Ariel, mon cœur battant, mon trésor unique, m'y informait de son départ pour l'Amérique... parce qu'elle ne voulait plus jamais me voir ! À ma mère, je ne pardonnerai jamais : j'aurais pu rejoindre Ariel et la convaincre de rester ! Alors, de désespoir, je partirai m'installer à Arles, où me consoleraient peut-être le soleil de la Méditerranée et le travail dans un bureau d'étude, la laissant finir sa vie éperdument seule et aigrie. La mienne, longue et répétitive d'ingénieur en chemins de fer, ne vaudra guère mieux.

Mon chauffeur m'a conduit jusqu'à l'Atlantique où mes yeux cherchent, à l'horizon, un je ne sais quoi de la France ou de mon passé... Je croyais que Jean-Paul avait survécu à la guerre mais ce fut, là encore, bien vaine illusion que l'espoir m'a dictée. Les nazis m'auront donc tant pris... Car, avant de laisser tomber la littérature pour reprendre avec mon père la construction de notre empire et constater, jour après jour, que mon cœur, lui, restait en ruine de cet amour inconsolable, je suis revenue à Paris, en 1946. Je suis allée chez lui et sa mère m'a ouvert...

TOTAL TOUR

PAR BRICE GAUTHIER

« Cellophane flowers of yellow and green,
Towering over your head.
Look for the girl with the sun in her eyes
And shes's gone. »
Lennon & McCartney

Aujourd'hui Il a abordé une belle, très belle inconnue, juste pour lui dire : « *Mademoiselle, j'ai quelque chose pour toi* » et de lui donner une lettre, une lettre qui commençait par : « *Un inconnu vous offre un papier... C'est un cerf-volant confié au vent de l'instant. C'est un désir de comprendre même s'il faut comprendre qu'il n'y a rien à comprendre, une envie de parler alors que j'en reste incapable. Ce sont quelques mots glissés avec la sensation de commettre un impair, une impardonnable faute de goût.* »

Une lettre écrite, tenaillé par une urgence irrépressible, tremblant ; est-ce que un jour Il serait simplement capable de briser les liens invisibles qui tissent la petite mort quotidienne, qui le retiennent de se mettre en danger, qui le retiennent juste d'être ?

Elle, saisissant l'enveloppe, simplement étonnée : « *C'est quoi ?* »

- « *Surprise !* » et il se sauve.

Il avait été le premier surpris, rien bu, rien fumé, rien de rien, et il s'est retrouvé comme en état second en train de donner cette lettre, de se donner, au nom d'une sensation, d'une émotion.

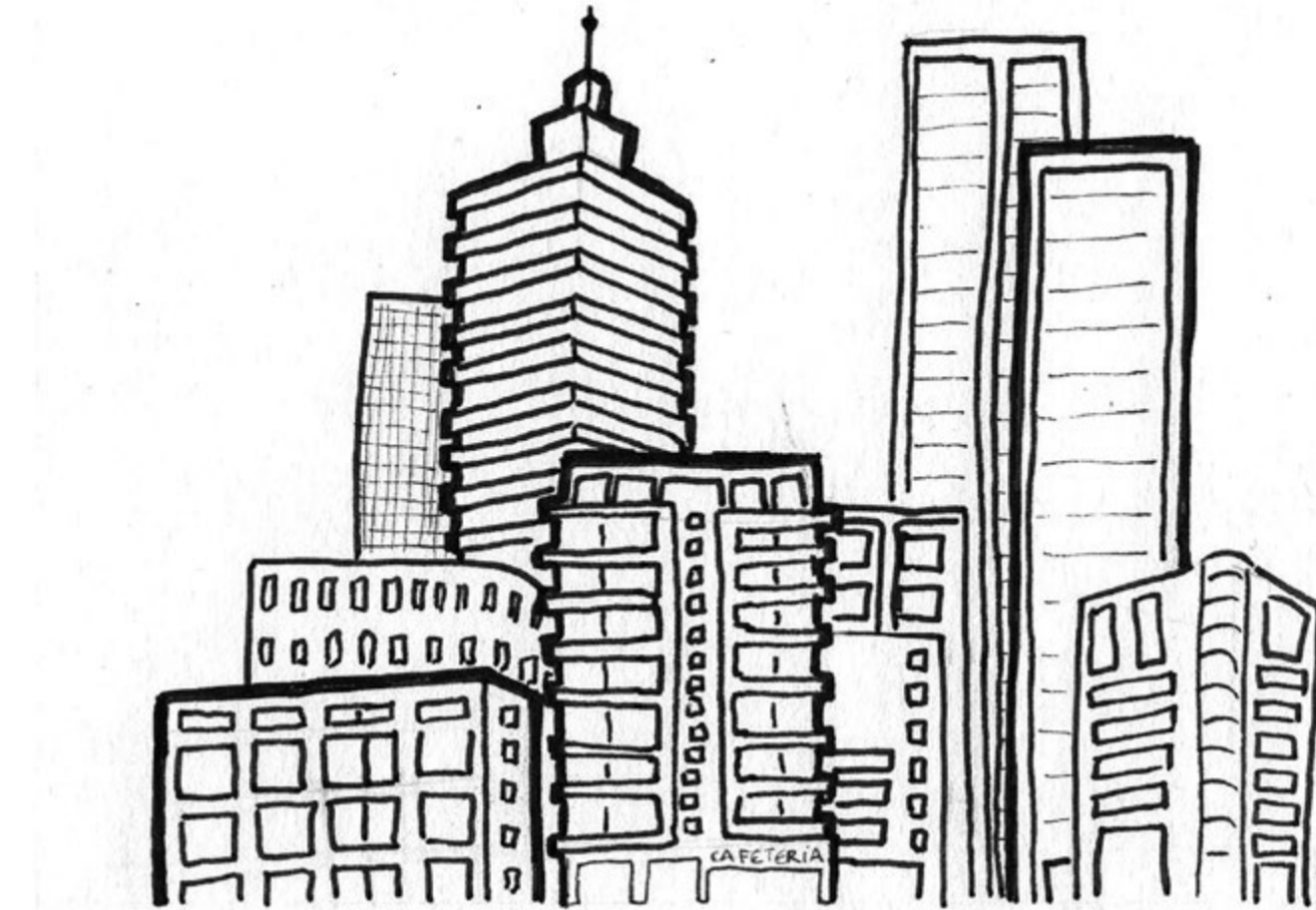
Paf ! Il suffit d'une surtension de l'âme ou de quelque chose comme ça, et il est l'heure de poser ses cartes sur la table, pas de contrôle vraiment possible, l'urgence a pris les choses en main, Il se regarde agir : entrer la main dans la poche, en sortir l'enveloppe, un sourire et une politesse à quelqu'un croisé sur le chemin et le « *Mademoiselle, etc.* » Au bout : l'apaisement... quand ses genoux eurent fini de jouer des castagnettes. Étonnant.

L'inconnue n'était pas complètement inconnue, mais ses genoux avaient vraiment joué des castagnettes.

Toute l'histoire qui nous occupe débuta un vendredi 13, à une heure et en un lieu où ne débute jamais la moindre histoire : cafétéria anonyme, éclairage au néon, début de matinée grise et froide. Elle boit son café assise juste à coté de lui. Lui à cet instant regarde le plafond en se demandant pourquoi il n'arrive pas à lui parler et aussi pourquoi est-ce qu'il a envie de lui parler alors que littéralement il ne l'a jamais vue.

La seule chose qu'il sache d'elle est que ses jambes, remarquées juste précédemment et toujours de dos, lui ont fait comprendre ce que pouvait être la *drôlerie* ; des jambes d'Octavia de Cadix, héroïne d'un roman lu récemment. D'une part ça n'explique rien, et d'autre part il ne peut tout de même pas se tourner vers elle pour un : « *Bonjour mademoiselle, vos jambes sont drôles.* »

Non, décidément il ne peut pas, et



lorsque, las de ces questions incongrues, Il se lève pour partir, la curiosité le pousse à la regarder en lui souhaitant une bonne journée. Normalement l'histoire aurait dû en rester là, plaisante anecdote vite oubliée dans le flot du quotidien.

Seulement voilà, est-ce à cause de son sourire ou de son regard ? Il l'a regardée et il ne l'a pas vue, juste son regard et son sourire qui éclatait. Et c'est une étrange image qu'il emporta avec lui : de drôles de jambes, la tâche orange et floue d'un manteau et un sourire aux yeux bleus qui flottait au-dessus, une de ces images qui se prête aux jeux du souvenir et des rêves.

Lorsque quelques jours plus tard elle le salua, toujours à la cafétéria, il lui fallut un temps pour deviner qui pouvait être la belle inconnue qui lui disait bonjour. Il ne se souvenait que d'un regard, d'un sourire, et il ne lui venait tout simplement pas à l'idée que ce regard puisse le reconnaître, et encore moins lui dire bonjour. Son salut et son petit sourire lui ont fait plaisir, l'ont ému.

C'est ainsi que, doucement, elle entra dans sa vie, à coups de rencontres impromptues. Le plus souvent la cafétéria en était le théâtre et ce fut une entrée pleine de légèreté, porteuse de l'envie d'en savoir plus. Il restait incapable de lui dire plus que « *bonjour* ».

Sa place grandit doucement dans ses pensées. Il n'y prêta pas attention et il fallut qu'un jour, toujours à la cafétéria son regard absent le tue, puis son rire, pour qu'il réalise enfin qu'il était amoureux. Et le porc qui buvait son café à coté de lui l'a soupesée du regard, comme un viol par les yeux, l'a commentée grassement, l'a jugée. Il avait envie de hurler : « *Ce n'est pas vrai, ce n'est pas un homme, et je ne suis pas avec lui !* »

Elle était là qui bougeait beaucoup sans un regard vers lui et riait fort comme si sa beauté se forçait pour plaire, pour plaire à qui ? Voila

une question qu'il ne se posa que bien plus tard pris qu'il était par le meurtre qu'elle avait commis et les vomissements de son collègue.

Mais lorsqu'il la croisa de nouveau et que, quelques brefs instants, elle fut abordable Il a fui, coupé toute possibilité de contact et regardé par terre en pensant qu'il lui fallait vraiment l'oublier au plus vite, parce que rien ne serait jamais possible, que même son nom lui resterait à jamais inconnu et que toutes ces tortures étaient vaines et n'avaient pas le moindre espoir justificateur.

Ce qu'il ne voulait pas s'est naturellement produit et son image, désormais tout à fait précise dans sa mémoire, le poursuit, murmurant : « *Va-t'en, ce jeu ne m'intéresse plus et toi encore moins, laisse-moi tu m'ennuies.* » Et il meurt un peu plus.

Le sentiment d'avoir la vie et le bonheur à portée de main, juste là, à un pas, le fait frissonner. Son incapacité à bouger un orteil l'entraîne dans toutes sortes de bizarreries absurdes, souvent douloureuses. Des rêves passés avec leur cortège d'émotions, de sentiments, viennent squatter une réalité déjà passablement embrouillée. Au milieu il ne sait plus vraiment qui il est. C'est une aube incertaine, nul ne sait quel jour va se lever, ni même s'il va se lever. Les questions se bousculent sur tous les plans, s'entrechoquent, naissent ou s'annihilent. Tout son corps grince et geint comme une vieille machine mal huilée, les connexions synaptiques s'agentent bizarrement. La toujours consentante virtualité du rêve panse les plaies.

Mais sortir du rêve pour respirer la vie n'est pas chose aisée. Il se sent piégé dans une sorte de fractale. Si l'espace du rêve est de dimension deux et celui de la vie de dimension trois, Il se débat dans un univers à deux dimensions et demie. Un espace où le rêve pénètre la structure même de la réalité mais où jamais la vie ne bat pleinement.

Étrange espace où des vérités embryonnaires et invérifiables s'accrochant à des rêves mille fois ressassés concoctent de monstrueuses bombes émotionnelles, très réelles. Une sorte de terrorisme dada qui déchiquette les structures stables de l'existence par pans entiers sans pour autant éclairer un chemin qui sorte des décombres. Un capharnaüm plein de choses blessantes dans lequel Il doit se débrouiller.

Le sourire de la belle peut se dessiner en surimpression n'importe où se pose son regard. Il peut se mettre à courir juste pour avoir l'espoir de la croiser. Ses nuits sont devenues des enfers.

L'angoisse est plus facile à porter quand elle n'a pas de visage, elle peut juste arrêter le cœur, faire croire qu'on va mourir, précipiter des délires secrets, mais jamais, au grand jamais, elle ne peut imposer cette tension qui noue les tripes et le reste, et le laisse finalement cramé au milieu de la nuit, titubant à la recherche d'un sommeil amnésique. Il a retrouvé les vaines attentes aux coins d'aubes déglinguées, comme on retrouve les draps tièdes du cauchemar. Toujours il s'en est sorti d'un saut de chat au dernier moment, juste avant la folie, mais le chat se fait de plus en plus efflanqué et ses bonds pitoyables. Pas impossible qu'à un moment ou un autre le minet s'écrase le minois sur une réalité bien crochue.

À bout de force, aidé par un sentiment d'urgence pas vraiment expliqué, il s'est mis au clavier décidé à briser le cercle des convenances qui étouffait, la carapace qui le protégeait. Sa lettre en est née.

Elle n'aura jamais de réponse, plus jamais il ne reverra la merveilleuse créature, jamais il ne connaîtra son nom. Le temps, sale petit rongeur à l'haleine puante, tentera de se rassasier des miettes desséchées de son rêve mais jamais cette boule d'amour brûlant ne quittera son cœur.

MA CHÈRE AMANDINE,

À TULLE, LE 4 AOÛT 2019

Je t'écris appuyé au mur froid d'une grande maison. Tu vois, malgré cette chaleur caniculaire, je trouve à me mettre au frais. T'inquiète donc pas pour moi. Je dis cela, en même temps, je sais que tu ne t'inquiéteras pas. Toujours insouciant que tu es. J'ai trouvé de quoi t'écrire. J'ai demandé à un homme qui passait par là une feuille de papier et un stylo. Il ne marche pas très bien ce stylo mais je souffle dessus pour réchauffer son encre. J'espère que tu arriveras à me lire. En même temps je sais bien que tu n'aimes pas cela, les lettres. Mais je t'écris tout de même. Comme si le papier était un médium qui me permettait de te parler. Ça me fait du bien. Parce que ça doit faire quinze jours qu'on ne s'est pas vus. Ça fait quinze jours. Je compte. Je fais des traits sur le mur froid, comme dans les films. Tu me manques. Puis tous les jours je pense à toi. Tu me manques vraiment. C'est idiot, mais ce qui me vient à l'esprit c'est ta frange, coupée nette sous tes longs cils, perpétuellement maquillés. Maquillés tes yeux. Oui, sous tes longs cils. C'est cela, je vois ta rousse chevelure subtile et légère tombant roide sur ton front. Quelle douceur ! Un fragment de ta peau, la rondeur d'une forme, l'amplitude de tes hanches... Tendres souvenirs. Il se dit ici que nous ne nous reverrons plus. Cette lettre sera donc la dernière, celle d'un adieu. Comprends que je n'y peux rien. Tu le sais que je n'y peux rien. Je me demande où tu es. Je n'ai pas d'information valable ici. On ne me dit rien. Il semblerait que tu sois du côté d'Uzerche, chez un jeune paysan qui a bien voulu t'accueillir. Je suis jaloux rien que de l'entendre. J'espère que tu te portes bien. J'espère qu'il s'occupe bien de toi. Ils ont du te faire faire des tas d'exams j'imagine. Ils veulent la preuve. Enfin c'est ce que je comprends. Mais la preuve de quoi ? De l'immatériel ? Comment peuvent-ils prouver l'immatériel avec du matériel ? La réalité de notre relation ? Quand je dis réalité... Je n'ai rien caché des sentiments que j'avais et que j'ai encore. Mais je ne leur ai rien dit sur l'intime. L'intime reste l'intime. Pourtant, ils auraient bien voulu s'en délecter de notre intime. Ils sont démoniaques, pervers et cruels. Ils se délectent de tout. Me poser les questions les plus vicieuses. Ils me posent toujours plus de questions, toujours de plus en plus vicieuses. Non, je n'ai rien caché de mes sentiments, de notre relation. Mais je n'ai pas tout raconté. J'ai préservé notre jardin, nos escapades, la folie de nos ébats, le fumé de nos caresses et le velouté de ta toison sous la rudesse de mes mains paysannes. Quand j'y repense les larmes me viennent. Tu m'excuseras. Tu me connais. J'ai la larme facile. Je n'arrive pas à croire que tout est fini. C'est pourtant cela. Ça raisonne dans ma tête : « C'est fini monsieur Lastignac. Il va falloir maintenant vous expliquer devant le juge et le psychiatre ». Mais qu'ai-je fait de mal ? Personne n'a de réponse.

Hier j'ai commencé à avoir mal au dos. La literie n'est pas bonne ici. C'est très rudimentaire. Certes il fait frais et c'est agréable ces temps-ci, mais la chambre est étroite et humide et la nourriture n'est pas bonne. Je n'ai pas trop de conversation. Les surveillants sont affables et je suis seul dans ma cellule. J'espère que toi tu es libre. Il n'y a pas de raison. Je vois le soleil par une petite fenêtre. Je t'imagine gambadant dans les prés, sautillant comme une jeune fille dans un rayon de l'astre tombant. C'est comme une photo dans ma tête, ou plutôt une vidéo. Qu'est ce que tu es belle, douce, tendre, avec toutes ces fleurs, c'est le printemps, oui le printemps... Qui a donc pu dire que je t'ai fait du mal ? Je ne t'ai jamais fait de mal. Si tu pouvais tu leur dirais, je suis sûr que tu leur

dirais. Parce que je suis sûr que tu m'as aimé, que tu m'aimes encore, toi aussi, c'est sûr, je l'ai senti plus d'une fois dans ton œil brillant, dans les frémissements de ta croupe sous ma saillie. Une histoire d'onde que personne ne comprendrait. Plus personne ne comprend ce genre de chose. Mais nul ne pourra nier la tendresse tout de même ! La tendresse, bordel ! Ils ne pourront pas nier la tendresse ! Qu'a t-elle vu enfin cette garce de Madame Cubac ? Elle raconte, elle raconte, mais qu'a t-elle vu vraiment ? Elle qui est moche comme une truie et qui n'a même pas lu *Le Petit Prince*, qui n'a rien lu d'ailleurs. Salope ! « N'insultez pas Madame Cubac, elle a fait ça pour vous... » qu'ils me disent mielleux. Salope ! Mal baisée ! Encore une qui a fait profession d'aider les autres pour satisfaire sa propre perversion narcissique. Elle mouille de condescendance à chacune de ses paroles de bienveillance. Puan-teur biblique !... Mais en attendant, elle, ils la croient. Moi je suis l'abruti de service, le miséreux. Ma solitude m'a joué des tours. Je n'ai personne sur qui compter. C'est pour cela que je t'écris. Je crois que je n'ai plus que toi. Notre relation fut une prison peut-être ? Non, de là où je suis je peux dire que non. Nous, ce n'était que volupté. Loin des hommes. Loin du tourment des hommes. Mais pourquoi sont-ils venus jusque chez nous ? Jaloux. Ils étaient jaloux de notre petit bonheur. C'est la ferme qu'ils voulaient, la ferme. Le procureur m'a dit que je suis un marginal. Un marginal ? Et lui, dans son style, il n'est pas marginal ? Enfin, pas la peine de s'énerver. Il faut que je reste calme pour me défendre. J'ai vu mon avocat hier. Selon lui, je suis la victime du changement de mœurs. Il dit que ce qui était contre-nature avant est devenu tout à fait normal aujourd'hui et que, de ce fait, il a fallu renforcer les limites repoussées de cette nouvelle normalité. C'est pour cela que la loi a changé en 2004 et que je me retrouve ici, en préventive et potentiellement condamnable. Je risque deux ans de prison selon la nouvelle loi. Avant elle, notre relation aurait été anormale, mais pas condamnable. On m'aurait simplement conseillé d'aller voir un psy. Mais qu'est ce que je fous là ? Oui, c'est cela, je suis une victime en fait. Mais mon avocat me dit que j'ai de fortes chances d'être acquitté parce qu'il

va être difficile de prouver la maltraitance et plus encore le non-consentement... Comme si la question se posait... Et tes meuglements joyeux quand j'arrivais le soir dans l'étable et que, dès que je posais le petit tabouret de traite entre tes postérieurs, tu tournais ta tête malicieuse et soulevais ta queue dans un voluptueux mouvement de croupe en courbant l'échine, gourmande, ce n'était pas du consentement ça ? Et le parfum de ton corps soupirant, tout fumant dans le froid de l'hiver, exhalant des volutes de phéromones printanières, ce n'était pas clairement un oui ça aussi ? Ils devraient le savoir ça, les fins limiers. Eh bien non, pour mon avocat, tout cela ne fait pas preuve. Mais qu'est-ce qu'ils y connaissent à la langue bovine ces cons ? Putain mais ils croient tout savoir parce qu'ils ont fait véto, droit, psycho, socio... J'essaye de me calmer, Amandine, j'essaye de me calmer...

Mais putain de loi de 2004. Perben 2. Code rural. Mais rien ne raconte rien sur l'amour là dedans... « Selon le témoignage de M^{me} Cubac, assistante sociale à Masseret, ayant assisté à la scène alors qu'elle passait faire une visite inopinée le 20 juillet 2019 vers 21 heures à votre domicile, elle vous a vu commettre des sévices sexuels sur un bovidé, jeune génisse de race limousine immatriculée 7512... ». Voilà comment ils parlent. Sans âme, ils sont sans âme ! Mais depuis quand faire l'amour est-il sévices ? Ils disent que ça n'existe pas faire l'amour avec une vache. Ils auraient pu, au moins, t'appeler par ton prénom...

Voilà ça recommence, je pleure... Excuse moi... Ça va faire des taches... Finalement dans cette histoire il y a quand même un truc rigolo. Mon avocat m'a appris hier que j'étais soutenu au niveau national par un collectif de végétariens. Un groupe extrémiste, ou précurseur, qui défend le mariage pour tous dans leur vision élargie d'antispécistes. Incroyable non ? Moi qui ait fabriqué toute ma vie des biftecks sur pattes, me voilà défendu par des végétariens ! Ce monde est étrange chérie... J'y comprends plus rien... Ce qui est sûr c'est que je t'aime.

Ton Gérard

